



# Edward Lear

## (1812 - 1888)

**E**dward Lear est un artiste, illustrateur et ornithologue britannique. Il fut principalement employé comme dessinateur pour illustrer des oiseaux et des animaux. Auteur de dessins colorés, il réalisa des planches pour ses carnets de voyages. Il est aussi auteur de recueils de poèmes, de chansons et de dessins botaniques.

Il voyagea en Italie (1842-1846), en Grèce et en Égypte (1848-1849), puis en Inde et à Ceylan (1873-1875) et enfin en Suisse et en Lombardie (1863).

En 1868, **Lear** fit un voyage de 10 semaines en Corse. Accompagné de son fidèle valet grec chargé de le protéger (des opportuns et des chiens errants), il loua une voiture avec cocher pour mieux investir l'intérieur de l'île. Les paysages qu'il peindra seront des témoignages majeurs de l'île, de son originalité.

Il ne se soucie guère des coutumes, des traditions, des croyances et des mœurs des insulaires. Il préfère à cela évoquer dans ses écrits, ses rencontres avec les habitants des villes et des villages. Dans ses planches et vignettes, le paysage prédomine ; les personnages sont eux toujours en second plan, parfois éloignés, voire neutres.

De son séjour en Corse Edward **Lear** en tirera un récit accompagné de 40 planches : « *Journal of landscape painter in Corsica.* »

On y trouve l'illustration de Vescovato, plaçant l'artiste dans une vallée boisée, tel un abîme qui s'ouvre pour révéler le village. Une invitation à pénétrer l'endroit et à découvrir le village. Cependant la traduction d'une nature abondante et exubérante dégage une forme de tristesse oppressante (Est-ce dû à la mine noire employée, ou était-ce l'expression, le ressenti volontaire de l'environnement général de la Corse d'alors ?).

Ce « *journal* » connut un grand succès dès sa parution à Londres en 1870. Il est à regretter qu'il ne fut jamais traduit en français !

Edward **Lear** y décrit, entre autre, la halte qu'il fit à Vescovato :

« ../. Cervione ne présente pas en soi assez d'intérêt pour m'arrêter à raccourcir le temps alloué à des endroits tels que Bastia et la Balagne, qu'il est obligatoire et nécessaire de visiter.

En conséquence, je décide d'aller passer la nuit, s'il est possible de le faire facilement, à Vescovato, un endroit que je souhaite beaucoup voir à cause de ses nombreuses associations, ainsi que de sa réputation pour sa beauté.

Pour citer Domenico, lequel venant de trouver par hasard une connaissance ajaccienne, et qu'il serait d'avis de renoncer à progresser plus loin pour ce jour. « *Vescovato est bien trop loin.* »

Néanmoins en entendant des gendarmes assurer que le chemin se trouve à sept kilomètres de la route haute de Bastia ../., il acquiesce aussitôt et donne l'ordre que le cabriolet soit prêt à trois heures de

l'après-midi. Les gendarmes ajoutent qu'il n'y a pas vraiment d'hôtel à Vescovato, mais ils nomment un certain M. Gravie, un vieux « *continental* » et ancien de la gendarmerie qui tient une maison d'hôte correcte... Je me dois de rappeler qu'en général les petites auberges de campagne en Corse sont plus propres et meilleures que les citadines...

Nous nous mettons en route à trois heures dix de l'après-midi et nous atteignons la route de Bastia très droite et désagréable à regarder à trois heures quarante. Nous continuons ainsi jusqu'à peu près au vingt sixième kilomètre de Bastia où il est temps de nous inquiéter de trouver l'embranchement sur la gauche en direction de Vescovato. Mais il y a tant de chemins semblant aller dans cette direction que ce n'est pas satisfaisant. En outre Domenico est en pays nouveau ...

Le paysage est devenu très gai - de nombreux champs cultivés et peu de cette végétation sauvage de cistes blancs et rouges propres à la Corse. Sur la gauche surplombe une chaîne de montagnes peu élevées mais portant joliment vers le ciel, et en contre-bas des collines recouvertes de forêts - de temps en temps nous passons devant une maison ou deux, entourées de champs de blé ou de châtaigniers.

À cinq heures et demi, nous apercevons un village assez proche de la route, construite sur une pente douce, entourée de feuillages et avec un campanile très pittoresque.

Je suppose d'abord qu'il s'agit de Vescovato, mais, en fait, il semblerait que se soit Venzolasca.

Des gens - et il y en a beaucoup sur la route à cet endroit - nous disent qu'il y a un chemin qui va jusqu'à Vescovato, mais qu'il est difficilement praticable pour des charrettes.

Six heures du soir. Au vingt troisième kilomètre de Bastia, nous atteignons le véritable embranchement.

J'envoie en avant Domenico, afin qu'il s'assure qu'il y ait des chambres chez M. Gravie, préférant marcher lentement sur la longue route torride du village de Filippini et de Buttafoco, qui aurait dû être le refuge de Jean Jacques Rousseau, et le fût pour Joachim Murat, Roi de Naples.

Il ne serait pas possible de faire plus jolies promenades ailleurs, au début en rase campagne, puis en se rapprochant des collines qui sont complètement boisées et d'une beauté extraordinaire, alors que le soleil couchant souligne les contours gracieux de longues traînées d'or, de vert et de jaune, telles les plumages d'un paon ou d'un trogon.

Par la suite, comme nous rentrons dans la vallée étroite de Vescovato, le chemin se referme de plus en plus sous les oliviers trapus qui surplombent les rives rocheuses et les haies d'où une profusion de chèvres feuilles en fleurs embaument délicieusement l'air du soir. Cependant on ne voit aucun village et cette approche feuillue qui me rappelle le chemin près de Viro à Corfou, ne ressemble en rien à ce que j'ai vu en Corse.

Ce qui n'est pas moins nouveau est que je suis accompagné dans mon ascension vers Vescovato par une foule provenant des plaines et cultivant les terrains proches de la mer, dans un bruissement de population totalement différent de ce qui existe dans la partie isolée et si faiblement peuplée de l'Ouest de l'île.

Une longue file de charrettes chargées de foin ; des chevaux et des ânes, avec des paysans portant des paniers, des outils de travail... Je dénombrerais près d'une centaine de personnes qui sans se découvrir me disent « *bonsoir* », dont parmi elles, des femmes.

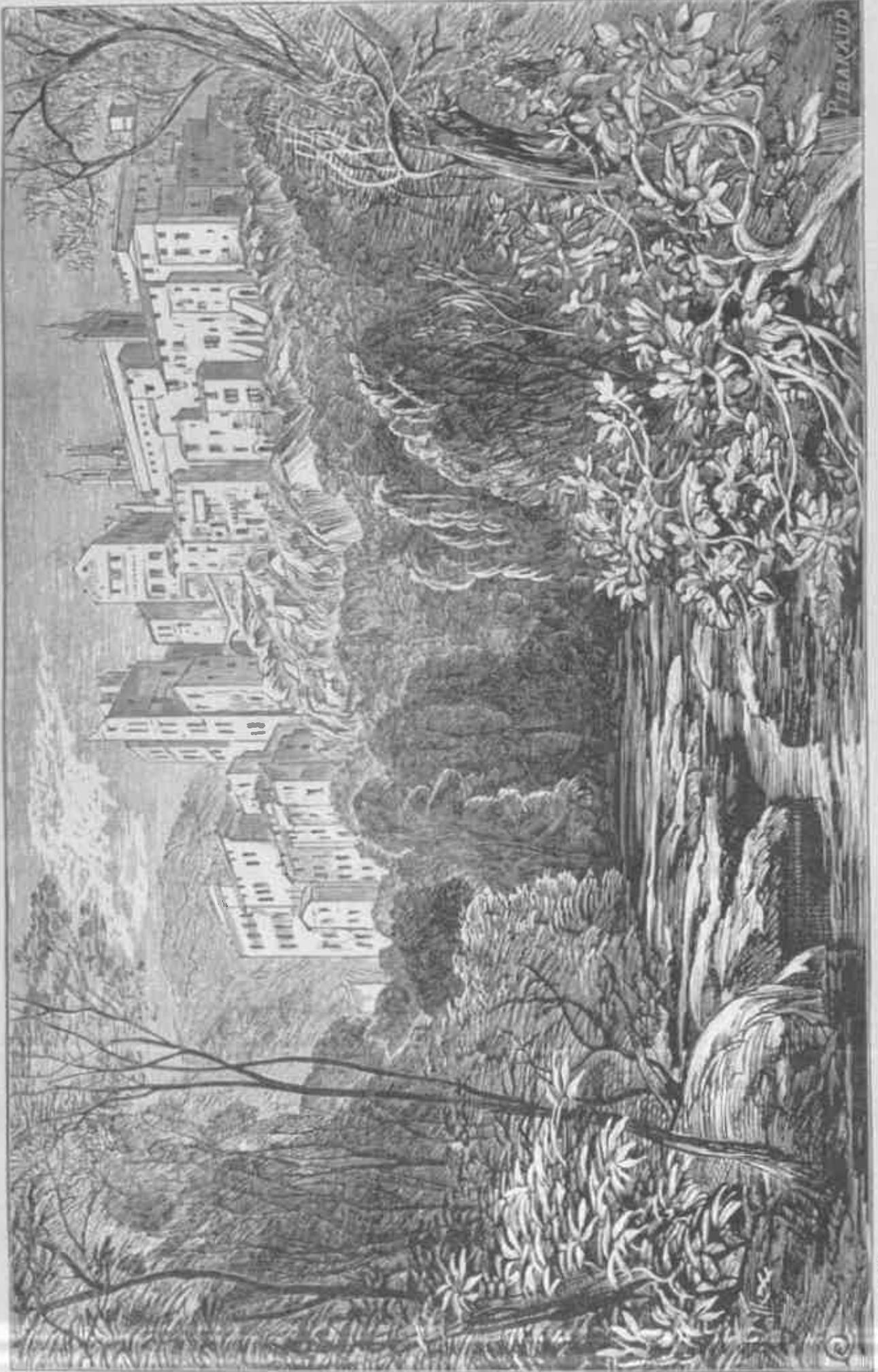
Tout à coup se présente à ma vue le village de Vescovato. Je n'avais jamais observé village aussi caché. Des oliviers hauts et épais et des châtaigniers situés au dessus du chemin sinueux à une demi heure du village.

On rencontre tout d'abord deux ou trois tombes ressemblant à des chapelles, construites dans des endroits surprenants et magnifiques. Il s'agit d'une tradition corse. Puis le village entouré de bois, surplombant un ruisseau clair, rampant entre les rochers jusqu'à un petit pont.

Vescovato n'est pas un village sans particularités, fait de bâtiments banals et laids, tels des dominos ; mais un lieu des plus pittoresques, tant par ses volumes que par ses couleurs, ressemblant aux villages comme Corchiano, ou à d'autres situés dans le centre de l'Italie et transposés, là !

Il y a une sorte de palais avec un toit en forme de couronne — bien sûr pas comme à Genazzano ou Valmontone — dans la partie la plus haute du village.

Une multitude de fenêtres inégales et toutes sortes de bizarreries architecturales sont rassemblées pour le plus grand plaisir des yeux de l'artiste : les teintes marron, gris, jaune, font de chacune des maisons un tableau. Et dans l'ensemble, aucun de ces parcours corses ne m'a autant ravi au premier abord que Vescovato, dont les associations historiques mériteraient à elles seules une visite.



VESCOVALO.

effets d'ombre et de lumière. Mais nous étions pressés, et le soleil étant bas et donc juste en face de l'œil ; dessiner n'était alors pas possible.

Vescovato, étroitement entourée de hauteurs densément boisées, avec un aperçu lointain à l'est de la mer scintillante, aurait pu convenir à Jean Jacques Rousseau — si ce dernier avait accepté l'invitation de Buttafoco — d'une résidence paisible et isolée.

Murat dans la maison de Franceschetti, Filippini dans la sienne, ont dû trouver un refuge adapté à leur situation ; tous ces noms et d'autres remarquables font de Vescovato un village d'intérêt particulier.

Après le café, prenant congé de mon vieux propriétaire, monsieur Gravie me dit : «*Je ne crois pas monsieur que nous nous reverrons.*» Quand je l'ai interrogé la nuit dernière pour savoir s'il était retourné en France continentale, le vieil homme me répondit : «*Non, monsieur, je n'ai jamais vu la France depuis que je l'ai quittée, et maintenant je ne la reverrai plus.*»

Je ne pense pas que mon digne hôte était convaincu que je ne sois pas d'une certaine manière un agent politique, en partie parce que Vescovato a toujours eu la particularité de se mêler ou d'initier des événements politiques surprenants.

Après tout, il est difficile pour ces personnes de concilier l'image populaire du peintre qui travaille péniblement d'un endroit à un autre, avec celle du voyageur âgé, parlant quatre langues et se déplaçant avec calèche, bagages et valet.

Il est inutile de chercher des explications — «*Qui s'excuse s'accuse.*» — et par conséquent, «*Le silence est d'or*» est la meilleure règle de vie d'un voyageur dans ces contrées.

Alors à 5 heures du matin, je suis descendu, laissant Domenico et Cie dans les ruelles ombragées où Jean Jacques Rousseau aurait du flâner ; et jusqu'à 6 heures 30, je dessine au dessous du village, au bord de la route, qui comme hier dans la soirée, est particulièrement grouillante de paysans se rendant au travail des champs. Beaucoup d'entre eux sont à dos de mulets ou sur des charrettes. Tous me saluent d'un *bonjour*.

Concernant leurs tenues vestimentaires, ils ne sont pratiquement pas chaussés de botte ; d'ailleurs comme dans d'autres parties de la Corse. Une et parfois deux gourdes, dont nombre sont grandes et plates, sont transportées. En effet, comme le territoire de Vescovato est entièrement composé de terres basses en bord de mer, où il n'est pas aisé de trouver de l'eau de bonne qualité, les villageois y emmènent une grande quantité d'eau et de nourriture pour satisfaire leurs besoins quotidiens.

En réalisant un tableau de Vescovato, comme je l'espère un jour, il convient de tenir compte de l'aspect luxuriant des lieux, ainsi que des riches couleurs brisées des maisons, si différentes des autres en Corse ; en particulier lorsque le ruisseau coulant sous le village est rempli de plus d'eau qu'aujourd'hui. Peu de sujets plus beaux pourraient être choisis.

À 7 heures je suis à nouveau sur la route de Bastia. Flora, était courtoisement montée à ma rencontre sur la route de Vescovato, de peur que je ne manque de voir la calèche.

À cette heure, la ligne des collines richement boisées et presque ininterrompue sur la gauche de la route, est sans ombre et aveuglante sous le plein soleil de l'Est./..

La vallée du Golo et son pont sont passés, et on voit déjà Bastia, la capitale du Nord de la Corse, au delà de ce qui semble, une interminable route droite et large .. /.. »

TRADUIT DE L'ANGLAIS PAR Mme CAROLINE LAJUS-BENEDETTI.

**Pourquoi Lear s'était-il arrêté à Vescovato ?**

À cette époque le village, chef lieu du canton (où se tient la Justice de Paix, où la gendarmerie est en garnison...), était l'un des plus peuplé et évolué de l'île, avec sa fertile plaine agricole et sa riche histoire (les célèbres chroniqueurs : **Filippini, Ceccaldi** ; les personnages illustres qui y vécurent ou y séjournèrent : Andrea **Ceccaldi**, Mathéo **Buttafoco**, **Casabianca**, **Sampiero Corso**, **Marbeuf**, **Mirabeau**, **Murat**...).

D'autre part le village serait réputé pour sa beauté, ce qui n'était pas le cas, selon **Lear** pour Cervione, qu'il ne dessinera pas !

Que retenir du texte de **Lear** sur Vescovato ?

Nous avons la confirmation que le chemin menant à Vescovato était à l'époque difficilement praticable, notamment au lieu-dit *San Biaggio* (voir le Chemin de Grande Communication).

Depuis la route de Bastia, **Lear** rejoint le village à pieds.

De la narration de sa marche, on imagine aisément des endroits du parcours (*Torra, Cortecato, Oscatella*).

**Lear** loge à Vescovato chez Pierre **Graves** (**Gravie** dans le texte). Nous savons que ce dernier est «*cabaretier*» de profession (appellation lors du recensement de 1846). Il réside avec sa famille dans le quartier de *Santa Croce*.

Si nous n'avons pas précisément localisé le lieu d'implantation de son «*cabaret* » (ce terme pouvait signifier soit *a cantina*, soit l'auberge, soit la maison d'hôte (hébergement)), «*la ruelle taillée dans le roc*» laisse à penser que c'est bien à Santa Croce qu'il reçut Edward **Lear**.

Il n'y avait ni hôtels, ni pensions de famille à cette époque au village.

Nous apprenons que M. **Graves**, originaire du continent, fût auparavant gendarme et qu'il épousa une Corse d'origine, madame Fortunata (Marie Félicité) **Bartolani** (âgée de 64 ans en 1868). Ils eurent trois enfants, trois filles (Eugénie (36 ans), Henriette (32 ans), et Sophie (28 ans) . Pierre **Graves** est alors âgé («*old continental*» dans le texte) de 71 ans.

Comme il est dit dans le texte, Pierre **Graves** est installé à Vescovato depuis une vingtaine d'années. Nous avons effectivement vérifié cela, à partir de recensements de la population de Vescovato disponibles. De plus il apparaîtrait que ce dernier ne fut pas dans le temps, gendarme en poste à Vescovato.

En 1906, la famille (les filles) semble avoir quitté la commune.

Nous n'avons pu déterminer l'identité de Flora.

**Lear** est donc accompagné de son fidèle valet grec, Giorgio. Domenico quant à lui, est le cocher.

L'artiste-peintre ne passe donc qu'une nuit à Vescovato, et dès les premières lueurs du jour, il descend, sans doute par le chemin de *Strada Vecchia*, en un endroit sur la route, entre *l'oscatella* et *U Ponte*, pour dessiner à la mine noire, une vue du village, En effet, le temps lui étant compté, il ne peut réaliser une aquarelle ou une peinture de la face du village se présentant à ses yeux. Il le regrette !

À cette période, monsieur Joseph Marie de **Buttafoco** est le maire de la commune.

La construction d'une nouvelle fontaine publique ( future fontaine à *l'aigle aux ailes déployées*) agite les débats du conseil municipal de Vescovato, comme l'installation du télégraphe.



CHARLES WILLIAM MEREDITH

## VAN DE VELDE

1818 - 1898

**Charles William MEREDITH Van de Velde** est né le 3 décembre 1818 à Leeuwarden, aux Pays Bas. Lieutenant de 2ème classe dans la marine néerlandaise, il sera aussi membre de la Croix Rouge.

Il voyagera en Indonésie (1841), à Ceylan (1845), puis en Palestine et en Syrie (1851), en Italie, en Suisse, en France sur le littoral du Var et de la Corse.

Au cours de ses voyages **Van de Velde** sera géographe, cartographe, ethnographe. Son talent d'aquarelliste est réel. Il est peintre et dessinateur de paysages.

Au cours de l'année 1875 il découvre la Corse, qu'il parcourt à dos d'âne. Il peindra plus de 50 aquarelles de paysages de l'île (dont la plus part ont fait l'objet d'une récente vente aux enchères) qu'il offrit à Valentine **Piccioni**, épouse de Camille **Piccioni**.

Valentine est la fille cadette de Gustave **Eiffel**. Camille, lui est un diplomate ( fut ministre plénipotentiaire, chef de cabinet du Ministre des Affaires). Il est le fils de Antoine **Piccioni**, Conseiller Général et maire de Bastia (1865). La famille des **Piccioni**, notables ruraux, réside à Pino dans le Cap Corse.

**Van de Velde** s'était lié d'amitié avec la famille **Piccioni** et séjournera au château **Piccioni** à Pino, qu'il peindra.

Gustave **Eiffel** y séjourna lui aussi à de nombreuses reprises.

Au cours de son voyage dans l'île, **Van de Velde** peindra des marines ( Saint-Florent, Barcaggio, Erbalunga, Bastia, Ajaccio...), mais aussi l'intérieur (Castagniccia, Bavella, Lancone, Vescovato...).



Château Piccioni à Pino.



*Esseunt*